

S° V **ain Dunoyer de Segonzac**

105681

UN CONQUÉRANT SOUS LA MER

Henri-Germain Delauze



BUCHET/CHASTEL

L'auteur



© A. Fuchs

42 ans, journaliste scientifique spécialisé dans l'océanographie et l'histoire maritime. Après dix années de navigation au long cours avec son voilier, Alain Dunoyer de Segonzac s'installe à Paris en 1985. Il a publié de très nombreux articles sur la biologie et la technologie sous-marine, l'aventure des marins et de leurs navires. Journaliste à la revue *Thalassa*, il collabore également aux principaux journaux et organismes scientifiques français concernés par la mer et l'histoire. Il a publié *l'Aquarium* édité par la Cité des Sciences et de l'Industrie, et a participé à l'ouvrage collectif d'historiens *Vues sur la piraterie* paru aux éditions Tallandier.

92

1474906

L

UN CONQUÉRANT
SOUS LA MER

5° V

105681

UN CONQUÉRANT SOUS LA MER

Henri-Germain Delaunay

ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL
18, rue de Condé 75006 PARIS

8° V

105681

Aux Éditions BUCHET/CHASTEL

Jean-Jacques BOSSA

Christophe Colomb, marin corse, grand initié

Gérard BUSQUET, Christian DELACAMPAGNE

Ladakh

Max-Pol FOUCHET

Les peuples nus

Colette GESLIN

Vanaa ou la loi des ancêtres

(première grande saga polynésienne)

Sir Edward HEATH

A la barre

Edmund HILLARY

Qui ne risque rien n'a rien

De l'océan jusqu'au ciel

Edmund & Peter HILLARY

Tel père, tel fils

Édouard POURET

Des chevaux par milliers

Nesta ROBERTS

Le tour de France par une Anglaise

John ROUSMANIÈRE

Fastnet Force 10

Théophile de RUTTE

Les aventures d'un jeune Suisse en Californie (1846-1856)

Joshua SLOCUM

Navigateur en solitaire

ALAIN DUNOYER DE SEGONZAC

UN CONQUÉRANT SOUS LA MER

Henri-Germain Delauze

Ce qu'on va lire n'est pas une biographie au sens de l'historien, ce qui chercherait à établir une série minutieuse sur tous les petits événements de la vie d'un homme. Ce n'est pas non plus une enquête journalistique marquée d'investigation contradictoire, acharnée à débiter ce qui voudrait être occulté, comme on pourrait en conclure une à propos d'un homme politique en vogue.

C'est un récit, tout simplement.

Le journaliste s'est efforcé ici pour s'être qu'un contenu, inspiré par l'histoire mouvementée d'Henri-Germain Delauze.

Succès fait face à un établissement qui lui a mené la vie dure, ce moderne fils de paysan bretonnel a fait fortune en quelques années : en créant la première société mondiale d'ingénierie maritime, la Comar, et en inventant des relations pour permettre à l'homme de vivre et travailler à très grande profondeur sous la mer. Formidable aventure humaine, technologique, et scientifique qui — curieusement — est venue à son tour inspirer de grand public.

Malgré la rigueur des contraintes industrielles, il subsiste chez Delauze un parfum de fabuleux et d'aventure, quelque chose du chercheur de trésor qui aurait cherché non pas dans des coffres de pierres précieuses (quoiqu'il ait effectivement contribué à faire connaître de la mer plusieurs trésors) mais dans les

ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL
18, rue de Condé 75006 PARIS



DL-10111992-33052

Si cet ouvrage vous a intéressé, il vous suffira d'adresser votre carte de visite aux ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL, 18, rue de Condé, 75006 PARIS, pour recevoir gratuitement nos bulletins illustrés par lesquels vous serez informé de nos dernières publications.

ISBN : 2-7020-1583-2

© 1992, Éditions Buchet/Chastel, Paris

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.*



*C*E qu'on va lire n'est pas une biographie au sens de l'historien, qui chercherait à établir une vérité minutieuse sur tous les petits événements de la vie d'un homme. Ce n'est pas non plus une enquête journalistique nourrie d'investigations contradictoires, acharnée à débusquer ce qui voudrait être occulté, comme on pourrait en conduire une à propos d'un homme politique en vue.

C'est un récit, tout simplement.

Le journaliste s'est effacé ici pour n'être qu'un conteur, emporté par l'histoire étonnante d'Henri-Germain Delauze.

Souvent isolé face à un establishment qui lui a mené la vie dure, ce modeste fils de paysan provençal a fait fortune en quelques années : en créant la première société mondiale d'ingénierie sous-marine, la Comex; et en inventant des solutions pour permettre à l'homme de vivre et travailler à très grande profondeur sous la mer. Formidable aventure humaine, technologique, et scientifique qui — curieusement — est restée à peu près inconnue du grand public.

Malgré la rigueur des contraintes industrielles, il subsiste chez Delauze un parfum de fabuleux et d'aventure, quelque chose du chercheur de trésor qui aurait réussi : non pas avec des coffres de pierres précieuses (quoiqu'il ait effectivement contribué à faire ressortir de la mer plusieurs trésors qui sont aujourd'hui dans les musées), mais avec de la science et de la technologie.

S'il avait été sujet d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon, Henri Delauze serait probablement parti au Nouveau

Monde. Peut-être pas au cours du premier voyage de Colomb dont les arguments étaient bien trop fumeux pour convaincre un esprit aussi pragmatique, mais sûrement au deuxième ou troisième voyage, lorsqu'il fallait des hommes aventureux et audacieux, furieusement avides d'élargir leur univers.

Sous Louis XV, il serait peut-être devenu corsaire, aurait couru la mer, poursuivant la gloire plus que l'argent, s'enivrant davantage de sa liberté de mouvement à travers le vaste monde plutôt que de l'odeur de la poudre et du bruit du canon. Car l'homme n'est ni cupide, ni violent... du moins sa violence à lui est-elle de mettre une prodigieuse ténacité à poursuivre une idée qu'il est presque seul à juger bonne.

Au XX^e siècle, il a quand même été conquistador. En ouvrant à l'homme — avec une poignée de compagnons, et en particulier Xavier Fructus — la route d'un nouveau monde : l'accès au fond des mers.

Première partie

UNE CROISIÈRE EN GALÈRE.

à « Baba »,
qui aurait sûrement aimé lire ce livre.

à Denis, « Niu-Niu », « l'Oiseau », et Sylvie,
qui m'ont aidé à l'écrire,

à Gérard qui, le premier, m'a encouragé à
faire de l'écriture mon métier.

Première partie

UNE CROISIÈRE EN GALÈRE...

Cairanne, août 1932

– Papé! Papé! j'ai trouvé une bête!...

Aveuglé dans la pénombre, après la lumière éclatante des après-midi d'été en Provence, l'enfant s'arrête et titube sur le seuil. Au fond de la pièce – tomettes rouge sombre, plafond obscurci par la suie, petites fenêtres et murs épais, fraîcheur mais lumière chiche – son grand-père est bien calé sur une chaise. Mais pour ce qui est d'y voir clair, il n'est guère mieux loti : dans deux ans il sera totalement aveugle et déjà ses yeux ne distinguent plus que les silhouettes.

– Papé, regarde!...

L'enfant décrit l'insecte noir qui s'agite entre ses petits doigts... Son grand-père écoute et déduit, reconstruit à partir des mots hésitants de l'enfant ce que ses yeux ne peuvent plus lui révéler.

– C'est un scarabée que tu as attrapé, Henri, et ces petites bêtes...

... Le vieillard raconte, l'enfant écoute. Ils sont amis, ils sont heureux sans doute à cet instant. Car ils se tiennent chaud à partager ainsi le destin solitaire et austère des improductifs isolés dans une société paysanne tout entière dévolue au travail. Ici, les loisirs sont presque un péché, et la tendresse un luxe rare : non pas qu'on en ignore la douceur et le charme – les Delauze ne sont certainement pas des rustres – mais parce que

la condition des petits viticulteurs, en ces années-là, ne leur permet pas d'en user autrement qu'avec la plus grande parcimonie, comme les friandises que l'on distribue une fois l'an pour Noël, après « la Pastorale ». Le vieil aveugle est laissé seul des journées entières sur sa chaise dans la cuisine de la ferme, le petit garçon qui n'a pas encore trois ans ne peut pas suivre toute la journée dans les vignes : c'est donc l'évidence, ils n'ont qu'à rester ensemble.

De ces premières leçons de choses auprès d'un grand-père qu'il a aimé et qui l'aimait, le petit garçon tirera profit. Pour apprendre très tôt la sérénité, presque le stoïcisme, dans l'épreuve de la solitude dont il lui donne l'exemple, et qui bientôt ne lui sera pas épargnée malgré son très jeune âge.

— Maintenant, remets-le dans la cour, ton scarabée. Allez! va, Henri, laisse-la aller ta bestiole! Tu entends? Mais obéis boun diou!

A contrecœur, l'enfant sort libérer son prisonnier. Sur le terre-plein devant la maison — à moitié terrasse qui surplombe les terres qu'on cultive comme s'il fallait pouvoir les surveiller à chaque instant, à moitié cour de ferme où s'entassent les outils agricoles — un platane fait de l'ombre au petit garçon qui joue seul dans la poussière. Soudain, l'enfant se relève et court jusqu'au muret de pierres sèches qui borde la terrasse. Il voudrait de la compagnie, mais n'aperçoit — là-bas dans les vignes, très loin en contrebas — que des petits points noirs qui s'agitent dans les étendues rayées de lignes vertes à perte de vue. L'analogie avec le scarabée traverse sa cervelle, mais il est trop petit pour y trouver de quoi s'amuser : il voudrait seulement être plus grand pour rejoindre les autres, qui sont absents tout le jour.

C'est que la vigne est exigeante. On y travaille du matin au soir toute l'année : l'hiver pour tailler et labourer, le reste du temps pour sarcler, sulfater, attacher, traiter, labourer encore jusqu'à la vendange où — à peine le vin terminé et séparé du marc — on reprend les grands sécateurs et on se colle derrière le cheval pour tailler encore, labourer de nouveau... Ajoutons à cela quelques bêtes, les outils à entretenir, quelques cultures vivrières, et l'on aura compris que, chez les Delauze, on ne plaisante pas avec le concept du travail. Érigée en valeur absolue, clef de voûte

de l'existence, sanctifiée dans une morale rigoureuse sans être austère où l'effort est magnifié, la religion du travail – pendant toute la vie d'homme de ce petit garçon de trois ans que nous suivons aujourd'hui à travers un après-midi banal de 1932 – demeurera un culte pieusement et quotidiennement célébré.

A Cairanne, petit village de six cents habitants aux confins de la Provence et de la vallée du Rhône, les Delauze sont des notables. Chef de famille autoritaire, le grand-père Germain Delauze est un *pater familias* qui règne en maître sur la maisonnée, surveillant d'un œil exigeant tout le petit monde – parents ou ouvriers – qui s'active dans ses vignes. Avec lui le petit garçon n'a pas les liens de tendresse qui l'unissent à son grand-père maternel. Car il vit quotidiennement avec lui (l'autre, le vieil aveugle, habite chez une tante dans la région et ne vient à Cairanne que rarement), et l'autorité naturelle du vieillard l'impressionne. Il est vrai qu'au soir de sa vie, Germain Delauze a quelques raisons d'avoir de l'aplomb, d'être sûr de lui. Paysan coriace et dur à la peine, il est aussi un entrepreneur courageux dans son petit domaine puisqu'il a créé à Cairanne une des premières coopératives viticoles du Vaucluse, qui est sa grande fierté. Ajoutons qu'à force de labeur sa famille est très largement à l'abri du besoin et que – effet naturel d'une vie consacrée au travail et de ce fait peu dispendieuse – il a accumulé un capital qui n'est pas négligeable. Comme on dit alors dans les campagnes « il a du bien ». Instruit et cultivé (le brevet élémentaire est sa deuxième fierté, après la coopérative!) il a atteint les échelons élevés de cette classe à part dans le monde agricole qui à cette époque est en train de s'affirmer, où les viticulteurs représentent un peu l'aristocratie de la paysannerie. Et si le petit Henri est intimidé par cette haute figure dans son univers plutôt humble, il en héritera cependant le goût et le talent pour entreprendre, et lui conservera assez d'admiration et d'affection en grandissant pour vouloir, plus tard dans sa vie, accoler son prénom au sien.

Pour ce petit chasseur de scarabées autant que pour l'homme mûr aujourd'hui au faîte de sa réussite, le grand-père Germain Delauze – malgré la relative modestie de sa condition – restera indéniablement la référence, le point d'ancrage. Car Antoine Delauze, qui a trente et un ans lorsque naît Henri en 1929, ne

laissera à son fils que le souvenir plus ou moins apitoyé et probablement douloureux de ses absences continuelles et de ses incohérences, dont ses trois enfants auront parfois à faire durement les frais.

A Antoine Delauze, en effet, la routine et l'austérité laborieuse du monde agricole de Cairanne ne conviennent pas : toute sa vie il cherchera désespérément autre chose, n'ayant de constance que dans l'échec, et entraînant du même coup sa famille dans des aventures où ses chimères ne conduiront qu'à la ruine et la peine. Capitaine rêveur – pas méchant, mais malchanceux – d'une galère avec laquelle il finira lui-même par faire naufrage. Quant à ses fils, on l'a déjà compris, il leur était réservé le privilège de devoir beaucoup ramer avant qu'ils n'aient assez grandi pour pouvoir quitter le navire!...

Première escale : Avignon, soixante kilomètres au sud du port d'attache.

Avignon, 1934

Appuyé au comptoir qui tient lieu de « réception », un homme attend les clefs de sa chambre. C'est un habitué de l'hôtel Moderne, avenue de la République en Avignon. Il est voyageur de commerce, comme on dit à cette époque. Sa profession ne s'est pas encore structurée en VRP (voyageur-représentant-placier) avec tous les privilèges sociaux et fiscaux qui prévalent aujourd'hui pour ces métiers. Non, il est encore de ces intermédiaires itinérants du commerce, héritiers d'une race de nomades entreprenants – souvent propriétaires des marchandises qu'ils vendent – dont certains se sont illustrés depuis le XVII^e siècle par les récits de leurs voyages à travers le monde qui sont autant de documents sociologiques pris sur le vif. Pour ces raisons, la corporation constitue une sorte de société parallèle de « gens du voyage », dans laquelle les informations sur tel ou tel lieu se transmettent de bouche à oreille. L'hôtel Moderne d'Avignon figure avec une bonne note dans cette sorte de « guide Michelin » confidentiel, et les affaires marchent donc bien ici. L'homme

observe attentivement une jeune et jolie femme qu'il ne s'attendait pas à trouver là. Son dernier passage en Avignon remonte à plus d'un an, et l'espèce de concierge bourru auquel il avait eu affaire n'avait rien de commun avec la grâce de cette jeune personne.

Causant, bavardant, il s'informe... Elle est l'épouse du nouveau propriétaire... « Oui, monsieur, il y a à peine dix mois que nous avons racheté l'hôtel... bien sûr nous sommes de la région, un petit village tout près d'ici, Cairanne... »

Le voyageur de commerce est intrigué... la jeunesse de cette femme et sa beauté déroutent l'habitué des petits hôtels de province où il habite le plus clair de son temps.

L'hôtel Moderne?... C'est un établissement très convenable, dans le centre de la ville près du palais des Papes, qui comporte une quarantaine de chambres. Peut-être un « trois étoiles » d'aujourd'hui?... Mais peut-on comparer? Dans la France de cette époque, la société et ses services sont encore fortement et hermétiquement hiérarchisés. Pas encore écloses des mutations sociales, rapides et radicales, portées par le Front populaire de 1936 et la révolution économique de l'après-guerre, les « classes moyennes » n'existent quasiment pas. Transcription hôtelière de cette dichotomie sociale, on ne trouve alors que ce qu'on appelle les palaces et... le reste. En ces temps-là, les gens ne voyagent pas, hormis les fortunés – qui descendent dans ces fameux palaces – et, précisément, les voyageurs de commerce. Dans deux ans, avec les premiers congés payés, les grandes transhumances des salariés livrés pour la première fois à l'oisiveté rémunérée vont amorcer une mutation de ces métiers. Pour l'heure, elle est encore insoupçonnable. Notamment pour madame Delauze : du haut de ses vingt-quatre ans et derrière le comptoir de l'hôtel Moderne, elle débute dans cette nouvelle carrière qui – à bien des égards – lui offre la déconvenue de s'avérer aussi lourde et exigeante que les contraintes de la vigne et du raisin auxquelles elle vient tout juste d'échapper. Pour son bonheur, croyait-elle...

– Je suis désolée, monsieur, votre chambre vient tout juste d'être libérée et elle n'est pas encore faite. Voulez-vous attendre quelques instants au salon? Je ferai porter vos bagages pendant ce temps-là...

Le client se laisse conduire vers une pièce de dimension

moyenne en rez-de-jardin. Elle est meublée de quelques fauteuils, d'une grande table cernée de chaises, et d'un vaisselier provençal. L'ambiance de ce salon, à la fois intimiste, conventionnelle, et provinciale fait que la présence de deux enfants attablés à faire leurs devoirs scolaires ne le surprend pas vraiment... En silence il s'assied dans un coin, et les petits garçons – qui sont habitués à ce genre de compagnie intrusive – ne lèvent même pas le nez de leurs cahiers.

Gabriel et Henri Delauze travaillent là après la classe. Henri est entré cette année en onzième au lycée Frédéric-Mistral. A l'instar de son frère Gabriel, de vingt et un mois son aîné, il est dès ses débuts un élève enthousiaste et doué. Dans cette nouvelle vie, tout le passionne. Sans nostalgie pour la nature où il était lâché en liberté tout le jour, il est d'emblée séduit par la ville, et tout d'abord par son institutrice. Peut-être cette première séduction jouera-t-elle un rôle dans sa carrière scolaire qui sera constamment très brillante?... Deuxième merveille d'Avignon (après l'institutrice) : les inondations! Quel bonheur et quelle aventure d'aller à l'école en barque!... A cette époque, le Rhône n'est pas encore entièrement domestiqué par les nombreux barrages qui le régulent aujourd'hui et, plusieurs fois par hiver, la ville est inondée. Le petit Henri Delauze rencontre là les premières occasions de contact avec les bateaux, et l'enchantement qu'il y trouve l'emmènera assez loin – c'est le moins qu'on puisse dire – dans ses rapports avec l'élément liquide!

Autre raison d'être heureux ici : les deux garçons vivent très près de leur mère qui est constamment à l'hôtel. Ils partagent la chambre des parents et, aux heures de liberté, ils écoutent sur le phonographe les « tubes » de l'époque qui font rêvasser madame Delauze. Au-delà des histoires d'amour que mouline sans faiblir la voix sucrée de Tino Rossi, à quoi songe cette jeune femme?... A sa fille qu'elle a confiée à une nourrice dans un village des environs? A un destin meilleur que la providence ne devrait pas manquer de lui offrir, comme on gagne à la loterie? A son mari, dont les absences continuelles lui laissent la charge de l'hôtel et la font probablement souffrir?... En tout cas, de ces moments intimistes il restera jusqu'aujourd'hui deux choses fortement gravées dans le souvenir de son fils : d'abord les chansons de Tino

Rossi (en s'y prenant bien au bon moment, on peut avoir le plaisir curieux d'entendre le président de la holding internationale Comex entonner « Oh Catarinetta bella, tchi, tchi »); ensuite une aversion aiguë pour une grave perversion de l'âme qu'il appelle « le bovarysme ». On ignore exactement quelles affreuses turpitudes ce terme désigne dans son vocabulaire, mais on sait seulement que c'est épouvantable, et en tout cas largement pire – bien que procédant des mêmes symptômes – que les errements dont Flaubert avait affecté son héroïne!

Peut-être est-ce une manifestation automobile de ce fameux « bovarysme » dont il semblerait qu'il soit aussi atteint, toujours est-il que le père d'Henri roule dans une somptueuse Delage qu'il s'est achetée en même temps que l'hôtel Moderne. Le financement du grand-père Germain a permis cette évasion des pesanteurs du monde agricole, que les jeunes époux jugeaient, l'un et l'autre, trop étriquées pour leurs rêves de grandeur. Élégamment vêtu, roulant carrosse, Antoine Delauze veut s'intégrer aux notables de sa ville, effacer la trace paysanne pour endosser l'habit bourgeois. Mais ce n'est pas si simple... Avignon, en ce temps-là, est encore une petite capitale provinciale très guindée, et les feux du théâtre n'ont pas encore bousculé la rigueur conventionnelle d'une société immobile. Pensait-il par ce biais s'ouvrir des portes auxquelles il ne savait peut-être même pas comment frapper? En tout cas, le père d'Henri se met à jouer. Avec bonheur, sinon avec succès, il débute dans ce passe-temps pernicieux qui est – paraît-il – assez largement partagé par les Vauclusiens fortunés. Malheureusement pour lui, Antoine Delauze n'a pas la surface financière des gros maraîchers de Cavaillon, des avocats bien lancés d'Avignon, des petits industriels de la région. La vie de flambeur dure aussi longtemps que la patience des créanciers de l'hôtel Moderne : en 1937, c'est la faillite.

Un beau matin, Henri – qui a huit ans – voit sa maison et ses meubles saisis. Il faut partir, laisser là soudainement une vie heureuse, ses copains, son lycée, ses chères inondations. L'année précédente, les défilés du Front populaire observés depuis les fenêtres de l'hôtel, avec les poings tendus et les mines hostiles sous la casquette ouvrière, lui avaient déjà laissé entrevoir que

la société n'était pas faite que de paisibles vigneron et de représentants de commerce bien polis. La mort de son grand-père Germain, accablé de chagrin par la faillite de son fils unique, lui avait aussi appris la douleur devant l'irréremédiable.

Le coup est dur, et le petit garçon sent confusément qu'il aura la vie difficile. Il ne se trompait pas.

Deuxième escale : un monastère trappiste, perdu dans les montagnes de la Drôme.

Aiguebelle, 1937

Pour un adulte, la solitude est le plus souvent un pesant fardeau. Pour un jeune enfant, c'est une épreuve accablante. A peine âgé de huit ans, Henri Delauze va devoir l'affronter dans les pires conditions : sans savoir combien de temps elle durera, ni s'il est définitivement abandonné dans un monde dramatiquement contre nature pour un enfant de son âge.

Du jour au lendemain, Antoine Delauze se retrouve donc ruiné, contraint de passer du statut de bourgeois avignonnais à celui de simple ouvrier. Il lui faut trouver sur-le-champ de quoi manger. Dans la tourmente, sa fille Antoinette est cette fois relativement bien lotie chez sa nourrice à Jonquières, où le sort lui offre en quelque sorte une compensation pour avoir été privée – sans raisons vraiment impérieuses – des charmes d'Avignon et des douceurs de la vie de famille. Quant à ses deux garçons, que peut-il en faire pour préserver sa liberté de mouvement face aux incertitudes qui pèsent sur sa vie, et les abriter des aléas probablement durs à vivre qu'il craint de devoir affronter?... Ruiné, il l'est tout à fait ! Car la mort de son père Germain Delauze a conduit à vendre la ferme familiale de Cairanne, et – l'hôtel, le jeu, et la Delage aidant – la totalité de son avoir a maintenant été absorbée. C'est alors qu'il se souvient d'un cousin germain, perdu de vue depuis longtemps pour la bonne raison qu'il s'est retiré chez les trappistes. Ce parent – dom Bernard Delauze – y a même « fait carrière », puisqu'il est aujourd'hui le père supérieur du monastère d'Aiguebelle. Pourrait-il recueillir

ses fils, le temps que les choses s'arrangent, que le ciel se dégage?... Probablement guidé par un esprit de charité tout autant que de prosélytisme (les jeunes recrues peuvent être un bon terreau pour faire pousser les vocations) dom Bernard Delauze accepte les deux enfants.

L'abbaye d'Aiguebelle est perchée dans les montagnes, sur les contreforts alpins de la vallée du Rhône. A l'époque, parvenir jusqu'à ce « nid d'aigles » représente tout un voyage! Poussiéreux et fatigués, Antoine Delauze et ses deux enfants arrivent en fin de journée à l'entrée de l'imposante bâtisse. Construite au XIII^e siècle, elle étend ses nombreux corps de bâtiment tout en haut d'une étroite vallée où court un ruisseau d'eau claire, « d'aigue belle ». Les moines l'utilisent pour la macération de diverses plantes odorantes dont ils tirent par distillation une liqueur douceuse et, paraît-il, vertueuse.

Ils étaient attendus, on les fait aussitôt entrer. Pour gagner le bureau du père supérieur, Antoine Delauze traverse les couloirs sans fin, le cloître, les salles immenses en clair-obscur où le bruit des pas se perd en écho dans les voûtes. Sur ses talons, les deux petits trottent et se tiennent cois. Ils sont impressionnés : c'est beau, majestueux, dépouillé. Mais aussi glacial et sinistre.

Pour entrer chez le père supérieur, on les avait dûment informés des usages... A peine introduit, Antoine Delauze a un genou en terre pour baiser la main de l'abbé. Ses deux garçons l'imitent. Il est impressionnant, dom Bernard Delauze! Grand, barbu, sûrement plus de cent kilos, il parle d'une voix de stentor quotidiennement travaillée en chantant les offices. L'entrevue est brève, centrée sur des détails pratiques : les deux garçons seront oblats, c'est-à-dire de jeunes moines mais sans prononcer de vœux (du latin *oblatus*, offert. Tout un programme!...). Quant aux effusions, elles se limitent à cette sentence, mi-compliment mi-menace, prononcée sans appel avec toute sa puissance par la voix de basse de dom Bernard :

– Antoine, tu as fait don de tes enfants à Dieu!

Profil bas, Antoine Delauze file sans demander son reste. Et ses deux garçons restent là.

Immobiles devant le grand portail de l'abbaye, Gabriel et Henri regardent s'éloigner leur père : il repart à pied sur le

chemin de terre qui conduit vers la vallée. Les deux gamins se donnent une main, et de l'autre font de grands signes. En ce triste jour de l'automne 1937, les voilà brutalement isolés au milieu d'adultes, sans copains, sans école, sans la tendresse qui nourrit les petits de leur âge. Ils ne comprennent encore rien à la vie étrange qui les attend, sauf qu'elle ne sera sûrement pas drôle et qu'il vaut mieux « se tenir les coudes ». Gabriel, neuf ans et demi, protégera son petit frère, c'est promis; et Henri, du haut de ses huit ans, affiche un certain stoïcisme en serrant la main de son aîné sans pleurer. Tandis que le frère portier vient leur enjoindre d'entrer, les premières étapes d'un rite initiatique étrange, que les deux enfants observent avec des yeux ronds, commencent à se dérouler...

On les habille d'une sorte de robe blanche, ce qui d'abord les fait rire. A leur effroi, un frère leur explique aussitôt d'un ton sévère qu'il n'y a sûrement pas là de quoi s'esclaffer... « Ici les gens sont bizarres, se disent entre eux les petits garçons, surtout ceux qui sont habillés en blanc : quand on leur parle, dans le meilleur des cas ils ne répondent pas, et le plus souvent on voit bien dans leurs yeux qu'ils se fâchent... » (Seuls les pères, en aube blanche, sont astreints plusieurs heures par jour à la règle du silence; pour les frères, vêtus de bure marron, la règle est plus souple.) « Et puis les horaires sont bizarres aussi : d'abord on se lève quand il fait encore nuit, à trois heures et demie, pour aller – devinez où? – dans la chapelle! Et il faut rester là trois heures à genoux sans rien dire, sans avoir rien mangé. On a sommeil, c'est pas marrant... »

Heureusement, les moines chantent une bonne partie du temps, ce qui permet aux deux garçons – avec de rusées précautions dont ils ont vite trouvé le secret – d'échanger quelques plaisanteries. Puis, à sept heures, le petit déjeuner permet enfin de parler sans se cacher. Ensuite, la journée monacale de nos deux jeunes moines malgré eux prend un tour moins sanctifié, et se déroule essentiellement en compagnie du père Yves, l'horloger du couvent, qui est chargé de leur faire la classe. Le soir on dîne à six heures et les deux garçons se couchent presque aussitôt après. Nos lascars filent vers leur dortoir sans demander leur reste, s'estimant bien heureux d'être dispensés du salut, où

les bons pères retournent chanter à genoux de sept heures à neuf heures du soir!... Et le lendemain, ça repart pour un tour de sainteté avec matines dès quatre heures du matin!

Passé l'étonnement des premiers jours et l'attrait de la découverte, les deux garçons commencent bientôt à la trouver saumâtre, cette vie de moine. Les copains et l'agitation du lycée leur manquent cruellement. Les jours de cafard, cette espèce de soutane qu'on leur a enfilée colle à la peau. Heureusement, le bon vieux système inquisiteur de la confession va bientôt les débarrasser du vêtement : leur confesseur s'enquiert régulièrement de savoir si le régime « matines-prière-silence » commence à porter ses fruits et si la vocation, décidément, les travaille. L'un et l'autre se défendant furieusement de vouloir faire perdurer cette situation autrement que contraint et forcé, le révérend Delauze – dûment informé par le confesseur des progrès de la grâce sur ses jeunes ouailles – finit par renoncer pour eux à la sainteté et leur fait rendre leurs vêtements civils. A la bonne heure! Toujours ça de gagné! Du moins le croyaient-ils... Car, est-ce dû à la médiocrité de leur zèle monastique ou est-ce un effet des vêtements civils nettement plus commodes pour jouer, toujours est-il que leur situation va bientôt se gâter.

Un soir après le dîner, les deux enfants ont eu l'imprudence de s'attarder : occupés à se battre comme des chiens en faisant un chahut épouvantable devant la porte de la chapelle où les moines sont en méditation après le *Salve Regina*, ils jouent dehors avec l'énergie de tous les petits garçons de leur âge. Le raffut parvient malheureusement aux oreilles du père supérieur, qui ne peut en supporter autant. Sans « faire dans la dentelle » qui n'est pas son art d'agrément, dom Bernard Delauze sort pour offrir une généreuse distribution de taloches, et prend la décision de séparer les deux frères. Silencieux, les gamins regagnent leur dortoir sans arriver vraiment à croire à ce qui les menace. Hélas, dès le surlendemain, Gabriel Delauze est exilé chez des paysans bien-pensants, dans une ferme située à quelques kilomètres de là.

Maintenant, Henri est complètement seul.

Désormais, matines sera pour lui un exercice austère de méditation et de rêverie, où nulle plaisanterie à peine articulée

à voix basse ne viendra le distraire des douleurs dans les genoux ou du sommeil qui pique les yeux. Sans révolte, mais sans faiblesse, cet enfant de huit ans acceptera sereinement la part solitaire et ardue qui lui est bien précocement imposée par la vie. Anesthésié par l'encens, bercé par les chants grégoriens (qui, cependant, l'émeuvent encore aujourd'hui), il survit sans gémir dans ce désert de solitude : savoir quand on viendra le chercher, ou seulement si on viendra un jour, aurait adouci sa peine... Les jours de cafard, il est sûr d'être tout à fait abandonné... Les jours d'optimisme, il ne peut pas y croire, et l'espoir renaît avec ce qui subsiste de sa confiance envers ses parents.

Pour ne pas sombrer, il reste heureusement l'étude. Le temps passé en compagnie du père Yves, qu'il aime bien et qui le lui rend bien, reste le meilleur de sa journée. L'enseignement qu'il y reçoit n'est peut-être pas très orthodoxe au regard des programmes de l'Éducation nationale, mais l'esprit curieux et cultivé de ce brave homme enchante son jeune élève.

Le plus dur est certainement la nuit, surtout l'hiver où il fait parfois un froid de loup dans ces montagnes de la Drôme. Henri habite une immense salle voûtée, sans chauffage naturellement, qui est un ancien dortoir désaffecté autrefois occupé par les pèlerins de passage. Les carcasses des soixante lits en fer, alignées en deux rangées, sont pleines d'ombres menaçantes qui enserrant le seul lit habité : le sien. Et si le petit garçon s'est jamais laissé aller aux larmes, c'est bien dans ce dortoir glacé.

Dans ce vase clos où la routine dilue le temps, les mois passent uniquement rythmés par les saisons. De l'extérieur, où cependant les choses évoluent dramatiquement, les habitants du monastère ignorent tout. Sans doute le père supérieur sait-il que la guerre est imminente, mais pour tous les autres, il est bien entendu qu'ils sont là pour prier, pas pour écouter la radio ! Quant aux deux petits garçons, la grande nouvelle qu'ils vont bientôt apprendre ne sera pas la déclaration de guerre – ils ne se rendent pas bien compte de ce que ça veut dire – mais la proximité de leur départ : un beau jour de l'été 1939, dom Bernard Delauze informe ses petits protégés que leurs parents sont prêts à les reprendre auprès d'eux ! On imagine avec quelle joie les deux frères se retrouvent, et s'embarquent dans un réseau

Un conquérant sous la mer



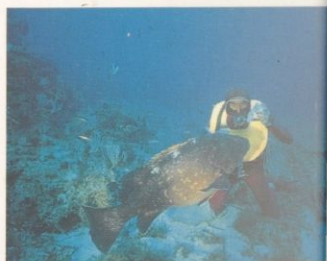
débuts du pétrole sous-marin, qui fut le principal moteur économique de la pénétration des hommes sous la mer, alors que Delauze invente les solutions permettant à l'homme de vivre et travailler à grande profondeur.



la première du monde, et son chiffre d'affaire dépasse le milliard de francs !...

Plongeur-aventurier devenu un grand capitaine d'industrie, Henri Delauze a su garder à travers le succès la fraîcheur d'esprit des pionniers : volontiers mécène, il a mis au jour, avec le plongeur-historien Robert Sténuit, plusieurs trésors engloutis qui, aujourd'hui, ornent les musées.

Né dans une famille modeste de vignerons provençaux, Henri Delauze a une enfance rude et difficile. Il parvient néanmoins à faire des études d'ingénieur. Un vieux compresseur, quelques bi-bouteilles, un garage, et 50 000 F de capital : voilà tout l'attirail lorsqu'il crée la Comex, en 1961. Dérisoire. Vingt ans plus tard, sa société est



Photos : A. Tocco
© Comex
ISBN 2-7020-1583-2
73-5303-0
138 FF



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 00319254 1

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

